

du.—Emile ne manqua pas d'aller faire visite à Morinval, pour le remercier d'être si heureusement intervenu en sa faveur.

L'avocat se montra sensible à cette démarche, causa longuement avec son protégé, reconnut en lui autant d'intelligence que d'activité, et lui ouvrit à deux battants les portes de sa maison.

Emile transmit à la fois ces excellentes nouvelles à ses parents et à son ami Hector, qui furent enchantés de voir ses débuts si heureusement favorisés par le hasard.

D'année en année la position du commis s'améliora. Au commencement de septembre, il ne manquait pas d'aller passer quinze jours à Vevey.

—Quand vous viendrez à Paris, disait-il à Hector, et vous viendrez bien une fois, ne fut-ce que par curiosité, n'oubliez pas que j'ai une chambre à votre service.

En effet, il avait loué un appartement composé de deux pièces et d'une antichambre, qu'il habitait depuis six ans, lorsque des événements imprévus vinrent le frapper dans ses plus chères affections.

Pendant l'hiver de 1837, qui sévit en Suisse avec une extrême rigueur, M. Desarceaux eut la fatale idée de vouloir se rendre à pied en Piémont où l'appelaient ses affaires. Vingt fois, il avait fait ce trajet à travers les montagnes et par toutes les saisons.

Sa femme et ses amis essayèrent de le détourner de sa résolution, mais il ne fit que rire de leurs craintes et se mit en route en annonçant son prochain retour.

Quinze jours se passèrent sans que l'on reçût de ses nouvelles. Sa femme, décidément inquiète, écrivit à ses clients et et à ses correspondants en Piémont. Aucun d'eux n'avaient vu M. Desarceaux.

Un mois se passa dans les mêmes incertitudes. Puis survint le dégel, qui débarrassa la montagne du manteau de neige qui la recouvrait. Dans un ravin profond, éloigné de six kilomètres au plus de la ville, des paysans découvrirent un cadavre parfaitement conservé.

Les papiers que l'on trouva dans son portefeuille ne laissaient malheureusement aucun doute : c'était le corps de M. Desarceaux.

Le bruit de cette fin épouvantable se répandit dans toute la ville, avant que l'autorité eût le temps de prévenir sa veuve du malheur qui la frappait. Ce fut un de ses voisins qui le lui apprit, croyant que la pauvre femme en était informée.

La constitution de madame Desarceaux ne put supporter un choc si violent. Elle pâlit, balbutia une ou deux paroles inintelligibles, étendit les bras en avant et tomba morte dans les bras de l'imprudent qui lui avait apporté la fatale nouvelle. L'anévrisme avait fait son œuvre.

Le même enterrement, la même fosse, réunirent les deux époux, qu'accompagnait une foule sympathique.

Ce fut Hector de Savenay qui se chargea d'instruire Emile de ces horribles événements.

" Rassemblez toutes vos forces, recueillez tous vos esprits, lui écrivait-il. Il y a des moments dans la vie où l'on n'a jamais assez de courage pour supporter le poids des lourdes épreuves que Dieu vous envoie."

Puis, après avoir sommairement esquissé la vie quelque peu aventureuse de M. Desarceaux et l'état malade de sa femme, qui n'avait jamais cessé d'inspirer les craintes les plus sérieuses, il finissait en lui apprenant le double coup qui le frappait.

" Je voudrais être auprès de vous, écrivait-il encore, pour vous aider à supporter ce terrible malheur, mais je suis contraint par la force des choses à n'user des privilèges de l'amitié que pour vous jeter la mort dans l'âme."

En effet, Emile Desarceaux demeura comme foudroyé, quand il eut achevé la lecture de cette longue épître. Il savait bien déjà que la disparition de son père avait fort alarmé sa mère et ses amis ; il n'était pas lui-même sans inquiétude à cet égard ; mais il était loin de s'attendre à la double catastrophe qui le rendait orphelin.

Pour sauvegarder ses intérêts, il fut forcé de demander un congé et de se rendre en Suisse. Là comme il n'avait plus l'intention de revoir ce pays qui lui rappelait de trop pénibles souvenirs, il réalisa la fortune de ses parents et revint à Paris avec une somme de cent mille francs nets.

Cette fois, il pouvait voler de ses propres ailes.

Il était resté en forts bons termes avec Morinval, chez qui il déjeunait presque régulièrement tous les dimanches. L'homme d'affaires avait deviné en lui l'homme laborieux, énergique, possédé d'une saine ambition ; il suivait avec intérêt cette carrière si vaillamment commencée.

Dès qu'il fut de retour à Paris, Emile lui fit connaître les résultats de son voyage, et le pria, s'il entendait parler d'une bonne affaire, de l'avertir aussitôt.

Un an après, jour pour jour, il recevait de l'avocat le billet suivant :

" Mon cher ami,

" Je compte sur vous pour dimanche matin, sans faute. Que devenez-vous donc ? Voilà un siècle que je ne vous ai vu. Venez, nous causerons de tout et de bien d'autres choses encore."

Emile fut exact au rendez-vous.

La famille Morinval était au complet. Antoinette et Alfred assistaient au déjeuner.

Quand le repas fut terminé, l'avocat prit familièrement le bras de son protégé et l'entraîna dans son cabinet.

— Depuis que je ne vous ai vu, commença Morinval, j'ai beaucoup réfléchi, je me suis fort occupé de vous, et j'ai fini par dresser tout un plan que je vous demanderai la permission de vous soumettre.

— Volontiers, fit le jeune commis vivement intrigué.

— Que pensez-vous de la maison Lermineux ? interrompit l'avocat.

— J'en pense beaucoup de bien, répondit le jeune homme. Je la connais depuis six ans, je sais qu'elle est bien achalandée, qu'elle réalise de gros bénéfices et qu'elle tient la tête du commerce de Paris. Je ne me souhaiterais qu'une chose : c'est d'en avoir une semblable.

— Eh bien ! mon cher, il ne tient qu'à vous, dit Morinval.

— S'il ne tenait qu'à moi, ce serait chose faite. Malheureusement, ce n'est pas avec ce que je possède que je pourrais prendre une si lourde maison. En outre, M. Lermineux ne m'a jamais manifesté l'intention de vendre, et je crois que s'il le faisait ce serait à un prix.

— Non, pas trop cher, fit Morinval.

— Combien croyez-vous ?

— Trois cent mille francs.

— En effet, c'est pour rien, mais comment supposer...

— Il me l'a dit lui-même, parbleu ! Savez-vous que M. Lermineux a cinquante-huit ans, et ne demande qu'à se reposer ? Savez-vous en outre à quel chiffre se monte sa fortune ?

— Non, mais qu'importe ? ce n'est pas toujours avec cent mille francs que je puis payer sa maison.

— Assurément, mais il y a un moyen... insinua Morinval.

— Lequel ?

— C'est de vous marier.

— Moi ! je ne connais personne ! se récria Emile !

— Oh ! personne... fit Morinval en souriant, cherchez bien...

Le jeune commis le regarda avec stupéfaction. Il ne connaissait au monde que l'homme d'affaires qui eût une fille en âge de se marier. Or, Antoinette était jeune, oie, bien élevée ; son père passait déjà pour avoir une fortune de sept ou huit cent mille francs. Ce n'était pas possible ! Ce n'était pas d'Antoinette qu'il s'agissait.

— J'ai beau chercher, répondit-il d'une voix légèrement émue, je ne vois dans mes relations que des personnes tellement au-dessus de moi...

— Allons ! fit déboussairement Morinval, je vois qu'il faut vous mettre les points sur les i. Soit ! répondez moi donc franchement : comment trouvez-vous mademoiselle Antoinette Morinval ?